

Comment parler aux enfants...
ou comment les entendre ?

Le fait de se trouver devant un enfant est une des situations qui interrogent le plus radicalement l'adulte : qu'elle se manifeste par le malaise, l'angoisse ou l'émerveillement, voire par la fausse assurance de "ceux qui savent", cette interrogation nous touche au plus intime. Elle rejoint cette part oubliée de nous mêmes, l'enfant que nous avons été.

C'est dans la mesure où cet enfant oublié et dénaturé se trouve, en nous, interpellé que, devant l'enfant, nous avons tendance "à faire l'enfant", à bêtifier ou à bébéfier sur le registre du faux semblant ou du mensonge.

Il me semble que notre gêne vient de ce que l'enfant s'adresse à nous en "court-circuitant" la sphère du savoir, de la raison, voire des rationalisations dans laquelle nous construisons notre demeure, précisément à l'abri du questionnement fondamental.

Il me semble que l'enfant nous déconcerte car son questionnement nous déloge constamment des réponses que nous nous sommes fabriquées : il réactive constamment notre propre question, et il le fait sans détour, avec un rare bonheur pour nous atteindre au défaut de la cuirasse, dans les failles de notre propre discours. La logique de l'enfant obéit davantage à la logique de l'inconscient qu'à celle de la conscience. Insensible au contenu de notre discours l'enfant, par contre, est très sensible à l'agencement des signifiants de notre discours, lesquels en appellent à notre inconscient. De là vient l'effet de pertinence de leurs questions, de leur remarques et l'étonnement rageur ou enchanté dans lequel elles nous plongent. Ils ne cessent de nous interroger sur ce que nous ne savons pas : la vie, la mort, le sexe.

S'il en est ainsi, comment, alors, parler aux enfants et comment les entendre ? Il me semble que l'on peut indiquer quatre directions qui, au bout du compte n'en font qu'une :

1. dans la dimension de la vérité
2. dans la prise en considération du corps en tant que lieu du sujet.
3. dans la dimension du désir
4. dans le respect de l'imaginaire.

1. Dans la dimension de la vérité.

Je dis bien "la vérité" et non "le savoir". Il nous est impossible de développer ici le rapport de la vérité et du savoir : disons simplement que le savoir se déduit de l'observation et de l'expérience, qu'il s'acquiert, qu'il est essentiellement de l'ordre de la connaissance alors que la vérité se donne et se révèle dans un effet de libération qui n'a pas d'autre critère que ce don ou cette révélation même, qu'elle n'est pas de l'ordre de la connaissance, mais de la re-connaissance. Le savoir ou la connaissance établissent un lien entre les objets, les situations, les sujets. La vérité ou la reconnaissance renvoient, si l'on peut dire, à l'activité dans laquelle s'originent le savoir et la connaissance, à l'activité du sujet qui parle et que le discours manifeste tout en le voilant. En d'autres termes encore, le savoir est de l'ordre du discours, la vérité de l'ordre de la parole.

Deux remarques : - la dimension de la vérité supporte l'erreur, elle ne la craint pas. Elle est, au contraire, ce qui permet constamment d'en sortir, de s'en libérer... en la reconnaissant.

- par contre la dimension de la vérité ne supporte pas le mensonge qui, lui, est ordonné à rendre captive la vérité pour l'empêcher de se faire. Elle supporte encore moins la perversité qui consiste à se servir du discours même de la vérité contre sa manifestation de fait. Il y a, comme ça, une manière de parler de l'amour, ou de l'éducation, ou de la responsabilité qui n'a pas d'autre fin (inconsciente) que ~~lixiuamant~~ d'éviter d'entrer effectivement dans l'amour, dans l'éducation ou dans la responsabilité. Il me semble que notre époque est particulièrement marquée de cette franchise perverse et, en définitive, manipulatrice.

un exemple Catherine est une enfant adoptée que j'ai eu jadis en psychothérapie et devenue une adolescente fi. Un beau jour, coup de téléphone de la mère adoptive : Catherine veut vous voir à la suite d'un différend que nous avons eu. Je reçois Catherine qui s'assied avec décision en face de moi. Du différend, il n'en est pas question. Ce dont il est question, c'est ceci : "mes camarades, à l'école, disent que mon père et ma mère ne sont pas mes vrais parents, que mes vrais parents, c'est les autres". Elle sait depuis longtemps qu'elle est une enfant adoptée.

Je perçois alors que la question de Catherine n'est rien d'autre, finalement que celle de la vérité... et que ses camarades formées à l'école des adultes pour qui le savoir organique de la naissance du corps de cette fille est le critère de la vérité l'introduit dans une dialectique pervertie où elle ne peut que se perdre. Si la vérité est du côté de l'organique, ses parents adoptifs ne peuvent être que faux. Et tout le processus de son identification

et finalement de son identité se trouve perverti, gauchi.

Je lui dis alors que la vérité n'est ni d'un côté, ni de l'autre, mais des deux côtés à la fois, dans son histoire même. Je lui explique que tous les enfants du monde et tous les parents du monde ont, un jour ou l'autre, à s'adopter et que c'est à cela que l'on reconnaît qu'ils s'aiment. Même les enfants qui vivent avec les parents qui les ont engendrés doivent être adoptés par leurs parents et doivent adopter leur parents sinon ils ne peuvent pas vivre ensemble. Pour toi, les parents qui t'ont engendrée s'aimaient assez pour que tu aies eu envie de naître, mais pas assez pour qu'ils te reconnaissent et ils ont préféré te confier à d'autres qui eux s'aimaient assez pour te reconnaître et t'apprendre les choses de leurs vies et de ta vie, pour te donner un nom.

Changement de visage. Je ne l'ai plus revue...

2. Dans la prise en considération du corps en tant que signifiant d'un sujet:

Cette direction découle de la première. Tout se passe souvent, comme si la personnalité de l'enfant, sa présence se réduisait à son corps, c'est à dire finalement à la "représentation" que les adultes en ont et à laquelle, s'il veut exister pour eux il doit s'identifier. C'est très frappant : le discours des parents tourne alors volontiers autour de l'obéissance immédiate, "il n'obéit pas... il n'écoute pas etc.." Comme si l'obéissance et l'écoute étaient à sens unique, dans le sens enfant - parent bien sûr et se réduisaient à des principes, des "trucs" qui permettraient aux parents de faire faire aux enfants ce que les parents ou les éducateurs veulent... sans considération pour le désir de l'enfant. Cette obéissance falsifiée est le pire nom de la manipulation. La véritable obéissance et la véritable écoute sont à double sens. Un enfant ne peut obéir, en vérité, que si la réponse aux ordres qu'il reçoit met en oeuvre son autorité de sujet, autrement dit s'il est considéré ~~comme~~ et écouté pour ce qu'il est et non plus simplement commandé pour ce qu'il doit faire : la véritable obéissance implique l'indépendance et l'initiative des sujets qu'elle met en relation. Sinon elle n'est plus que le prétexte à la domination de l'un et à la soumission passive de l'autre.

Dans ce cas, l'obéissance que réclament les parents n'est rien d'autre qu'une manière de réaliser leurs propres caprices, leurs envies dominées par les pulsions inconscientes qui les habitent : il ne faut pas alors s'étonner qu'ils accusent leurs enfants de caprices... qui ne font que redoubler leur tentative de domination, sans se rendre compte que les enfants ne font qu'une fois de plus que de leur renvoyer leur propre image. Ils s'accusent les uns les autres de ne pas comprendre et de ne pas écouter... parce qu'ils ne se comprennent pas et ne s'écoutent pas eux-mêmes.

Un exemple. Je me souviens d'une petite fille en fin d'analyse (elle sortait

d'une identification imaginaire à un jumeau mort alors que les parents auraient préféré que ce soit le garçon qui reste en vie). A la fin d'une des séances, la mère manifeste le désir de me parler. Elle me dit que cela va très bien etc.. etc.. mais que Caroline fait encore quelque fois des caprices. Progressivement j'oriente la conversation sur sa propre enfance : elle me raconte alors avec beaucoup de nostalgie (la passé pour le passé, la "passéité" de Vladimir Vankelevitch) qu'elle a été élevée dans un orphelinat, qu'elle était très malheureuse, mais qu'elle garde un grand souvenir de cette époque.

Je lui demande alors de me raconter un caprice de Caroline.

"Eh bien, tenez : en venant à la séance, nous sommes passées dans un magasin tissu pour acheter une robe à Caroline (reconnaissance de Caroline comme fille). Nous avons choisi un tissu, elle était d'accord et au moment où il s'est agi de conclure l'achat, Caroline est subitement sortie du magasin et n'a plus rien voulu savoir. J'étais très gênée etc..."

Je demande alors : "Lorsque vous étiez petite, vous m'en avez parlé tout à l'heure, vous deviez avoir des difficultés pour vous habiller ?"

"Oui, justement et je le dis souvent à mes filles : à votre âge, je n'avais même pas de quoi me faire une robe !"

" Eh bien, ce caprice veut dire quelque chose de très profond que ni vous ni elle ne comprenez. Pour être comme maman, la petite fille ne doit pas avoir de quoi se faire un robe... et quand l'occasion ~~me~~ lui en est donnée, selon ce qui lui ferait plaisir, il y a quelque chose en elle qui le lui interdit et qui la rend coupable et c'est cette lutte intérieur que signifie le caprice..."

Caroline, introduite, me dit en effet qu'elle ne comprend pas pourquoi elle a fait cela, que c'était plus fort qu'elle etc... Je lui raconte la conversation que je viens d'avoir avec sa mère, en ajoutant que du moment que sa maman a été malheureuse dans le passé, elle ne se donne pas le droit de se faire plaisir..."

A la séance su vente, Caroline arorraait une magnifique robe neuve.

Le caprice est un symptôme : il n'explique rien, il demande à être expliqué. C'est une parole coincé dans le corps qui passe à l'acte pour tenter de signifier ce qui précisément ne peut être entendu.

3. Dans la dimension du désir.

S'adresser au sujet pour lui-même, en tant qu'il est "autre" et que la réponse dépend de lui, qu'elle suppose une possibilité symbolique d'acquiescement ou de refus, c'est déjà désamorcer la dimension de contrainte et d'automatisme qui fait que l'enfant répond pour satisfaire à l'envie et au plaisir de l'adulte qui lui demande quelque-chose. L'enfant sait d'instinct ce qui "fait plaisir" et le risque est grand de le voir s'aliéner au plaisir de l'autre... pour avoir la paix, pour conserver l'amour et la sécurité. Mais ce faisant, il s'enfonce dans l'image spéculaire de l'adulte au mépris de son propre désir dont il lui est interdit de faire l'expérience. Tout ce qui ne correspond pas au plaisir de l'autre devient coupable... jusqu'au moment où cette opposition qui n'est pas symbolisable dans un dialogue authentique réapparaît dans des passages à l'acte, des caprices, incompréhensibles chez un enfant si docile.

Un exemple : Christiane est une petite fille docile et sans problème... jusqu'à la naissance son petit frère. Elle est née dans une famille où les "mâles" ont beaucoup d'importance et cette naissance qui mobilise l'attention de tous fait que l'on fait appel à elle pour qu'elle aide, soit gentille etc.. Catastrophe. Elle se met à voler. Elle a volé 50 francs sous une pile de linge dans l'armoire de la mère, elle a acheté la plus gros pot de fleurs qu'elle a pu trouver chez le fleuriste du coin, a jeté le reste de l'argent dans le caniveau... avant d'offrir ces fleurs à la maîtresse... qui s'en trouve tout étonnée. Le pot aux roses est découvert : on ne l'amène, on ne comprend pas et, Christiane, que je vois seule ne comprend pas non plus. Au bout d'un moment elle éclate en sanglot et je lui fais raconter comment cela s'est passé. Eh bien, voilà : sa mère était dans la cuisine en train de langer le bébé en lui disant un tas de choses gentilles : mon chéri etc..., elle a ouvert l'armoire etc...

4. Dans le respect de l'imaginaire.

Paradoxalement, la bonne volonté de l'adulte pour comprendre l'enfant, le dévouement dont il l'entoure sont souvent les poisons les plus virulents de l'éducation. Sous l'influence et la vulgarisation de certaines données psychanalytiques mal digérées, certains parents se veulent hyper-compréhensifs vis à vis de leurs enfants. Au point qu'ils envahissent tout le champ imaginaire de l'enfant... qui ne sait plus où cacher le secret de ses fantômes... car il ne peut échapper à cette perspicacité parentale qui, où qu'il soit, même hors de la présence des parents, le poursuit (incorporation).

Certaines mères sont omniprésentes au coeur de l'enfant : elles savent tout si bien que pour échapper à ce qu'il vit comme une sempiternelle surveillance l'enfant déserte pour ainsi dire son propre coeur, voire son propre corps. Et il échoue toujours, bien sûr, à cette tentative désespérée. Ils en arrivent à ne rien penser, à ne rien faire, c'est à dire à dénier inconsciemment tout ce qu'ils pensent ou tout ce qu'ils font... puisque leur coeur et leur corps les trahissent constamment au regard de la mère

Un exemple : Pierre est venu à sa séance : il a joué comme un diable avec l'eau, la peinture, la pâte à modeler, il a dit un tas de choses. Fin de la séance : la mère arrive. "Qu'est-ce que tu as fait avec le docteur?" - pas de réponse. - réitération de la question. - "rien". Elle examine alors son visage (devenu vide d'expression) et ses mains (devenues inertes) : " montre-moi tes mains... ah! je sais, tu as joué avec de la pate à modeler, etc... Vous savez docteur, il est tout le temps en train de ... et de..."

Je ne sais si vous avez vu "Harold et Maud" au cinéma : cette séquence un peu caricaturale où la mère d'Harold répond au questionnaire auquel lui, Harold, doit répondre. Il est assis sur une chaise devant elle qui fait les demandes et les réponses, réduit à l'indifférence, à la non-existence, impassible... jusqu'au moment où il feint de se mettre une balle dans la tête. Ce qui est vraiment la meilleure manière d'échapper à l'inquisition, celle-ci étant d'autant plus meurtrière, on le sait, que dans sa bienveillance, elle prétend travailler au salut des autres, ce salut fût-il au prix de leur disparition. La mort les sauve! ou ils se sauvent au prix de la négation forcené d'eux mêmes...

Ainsi en est-il aussi des enfants dont les parents sont tellement angoissés qu'ils ne supportent pas les mini-dépressions par lesquelles tout enfant passe nécessairement. Leur tristesse, leur trouble ne peuvent se laisser voir sans qu'ils provoquent une panique chez les ~~enfants~~ parents : ces enfants font constamment les clowns, les pitres... et l'on dit d'eux qu'ils n'ont pas de problèmes... qu'ils font rire tout le monde... jusqu'au jour où quelques années plus tard ils se trouvent enportés dans le tourbillon d'un raptus suicidaire... qui n'en finit pas d'étonner les proches!

Nous n'avons guère de temps... mais vous voyez jusqu'où nous entraîne la question anodine que nous posons en commençant : "comment parler aux enfants?" - En acceptant que les ~~enfants~~ enfants nous renvoient à nous-mêmes, à cette part obscure de nous-mêmes avec laquelle ils sont nécessairement complices et d'où ils viennent, dont ils sont encore tout proches . Car s'ils viennent du plus profond de nos entrailles, ils viennent aussi du plus profond de notre

inconscient. Dans la rage ou l'émerveillement qu'ils provoquent, c'est là qu'ils nous atteignent sans que nous le sachions clairement.

La question qu'ils nous posent avec beaucoup de pertinence et d'obstination c'est celle-ci : "Toi, qui t'occupe si volontiers de moi, toi, qui est-tu ?" "Qu'est-ce qu'il en est pour toi des "problèmes" qui me travaillent et que tu refuses de voir et d'entendre : la mort, le sexe et la naissance, la vie et le monde ?"

... ce qui me ferait dire, pour conclure que c'est du coeur du questionnement ^{de} ~~aux~~ nous mêmes sur nous mêmes (qui n'est pas, loin de là, spéculation du savoir, mais ouverture continuelle de l'expérience) qu'il convient de parler aux enfants, comme s'ils nous disaient : "Tu veux m'aimer... bon d'accord! mais comment t'aimes-tu... ou mieux encore : comment aimes-tu ? T veux m'appeler à l'existence... bon d'accord!.. mais comment, toi, y viens-tu ?".

Denis VASSE

19 janvier 1974

CENTRE CATHOLIQUE DES MEDECINS FRANÇAIS
 7e colloque de la commission conjugale et familiale
VOULOIR UN ENFANT AUJOURD'HUI ...

(1974)

SAMEDI 19 JANVIER

13 h 30 Accueil des Participants
 14 h Ouverture du colloque
 14 h 15 « L'enfant hier et ailleurs »

Docteur Michel BASQUIN (Paris)

table ronde avec la participation :

- de Monsieur Ph. ARIES, historien (Paris)
- de Monsieur BEKOMBO, ethnologue, CNRS (Yaoundé)
- de Madame S. LALLEMAND, ethnologue, CNRS (Paris)
- de Monsieur Jean POUILLON, ethnologue, chargé de conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Paris)
- de Maître J. BASSINE, avocat (Bruxelles)

16 h 30 « A l'écoute de l'enfant »

table ronde avec la participation :

- du Docteur Françoise DOLTO, psychanalyste (Paris)
- du Docteur B. THIS, psychanalyste (Paris)
- du Docteur D. VASSE, psychanalyste (Lyon)

18 h 30 Messe

19 h 30 Dîner

21 h « L'enfant face au désir de la Société »

table ronde avec la participation :

- de Monsieur DELOOZ, sociologue (Bruxelles)
- de Madame N. FABRE, psychothérapeute, professeur à l'Institut Catholique de Paris
- de Monsieur J. LEVINE, docteur en psychologie à l'Université de Paris

DIMANCHE 20 JANVIER

9 h « L'enfant dans le désir de l'adulte »

table ronde avec la participation :

- de Maître P.H. CHAUMIE, avocat (Paris)
- de Madame MARBEAU-CLEIRENS, docteur en psychologie
- du Docteur D. WIDLOCHER, professeur associé de psychiatrie à l'Université Paris VI

11 h « L'enfant, échec d'un projet »

table ronde avec la participation :

- de Monsieur J. CHAZAL, conseiller à la cour de cassation
- de Monsieur G. HOURDIN, journaliste (Paris)
- du Docteur J. LEMERLE, professeur agrégé de cancérologie à l'Université de Paris
- de Monsieur A. CHAUVET, inspecteur divisionnaire à la brigade de protection des mineurs

12 h 30 Déjeuner

14 h 30 « L'enfant, l'Eglise et la Foi »

table ronde avec la participation :

- du Père P. de LOCHT (Bruxelles)
- du Père D.J. PIVETEAU (Paris)
- du Père J.M. POHIER, o.p. (Paris)

17 h Clôture du colloque